

cœur était de voir Acélie, de se trouver sans cesse avec elle, de l'entretenir de son amour, et de la félicité qu'elle lui devrait quand il l'aurait épousée ; car M. d'Arcueil avait promis à Alfred la main d'Acélie, sa bonne Acélie, qui, belle, sage et modeste, faisait en ce moment sa joie et son orgueil ; et le printemps devait voir leur hymen.

L'enchantement d'Alfred, hélas ! dura peu. L'étourderie d'un jeune homme dissipa bientôt les rêves charmants qui occupaient sa pensée, le rendit lui-même à jamais malheureux, par les remords d'un crime involontaire, et couvrit de deuil et d'affliction cette terre, où, tout-à-l'heure, régnaient la gaieté, la douce paix et l'espoir d'un parfait bonheur.

On était en automne. Dans un grand repas que M. d'Arcueil donnait à ses voisins, la conversation tomba sur les revenants ; chacun débitait à l'envi son histoire, et, comme à l'ordinaire, chaque conteur renchérisait sur le conteur qui l'avait précédé.—Je ne crois pas aux revenants, dit l'un d'eux ; mais convenons qu'il faut être doué d'un courage bien extraordinaire pour ne pas trembler au moins un moment, lorsqu'un objet aussi effrayant qu'un fantôme trouble tous les sens, et par une apparition subite ne laisse point aux esprits toutes leurs facultés.—Quant à moi, dit Alfred, je pense que, dans une pareille aventure, rien ne saurait m'émouvoir ; je ne sourcillerais pas un instant.—Mon fils, dit M. d'Arcueil, je te crois sans peine, ton colonel m'a écrit que tu étais le plus brave officier du régiment, et je suis sûr de toi comme de moi-même.

Le bon oncle sourit ; les convives s'empresèrent de rendre justice au héros, Acélie baissa les yeux et rougit ; mais Gustave fit un signe de tête qui semblait dire : " Tantôt nous mettrons cette bravoure à l'épreuve, et nous verrons si cette valeur est imperturbable. Ce n'était point par un sentiment de jalousie que Gustave en agissait ainsi ; car il aimait son cousin comme un frère ; il ne méditait qu'une plaisanterie innocente, mais qui lui devint bien funeste.

Le dîner est fini, la soirée s'écoule, et chacun va se retirer dans la chambre qui lui était destinée ; Gustave embrasse tendrement son cousin ; tous deux se communiquent leurs projets de plaisirs pour le lendemain ; lendemain fatal, qui devait être un jour de sang et de larmes. Retiré avec son gouverneur, déjà Alfred se préparait à se dépoïllier de son habit, lorsqu'un bruit de chaînes, mêlé de gémissements plaintifs, frappe ses oreilles ; il se lève, regarde fièrement autour de lui et prend une attitude terrible et menaçante. Son gouverneur, au contraire, assis au coin du feu, était saisi d'effroi. Ce château si vaste, cette chambre isolée, cette saison si triste, ce bruit de chaînes, tout se réunissait pour l'effrayer. " Avez-vous entendu, dit-il à Alfred.—Oui, répond celui-ci d'une voix ferme ; je ne sais que penser, mais ne craignez rien.

A peine eut-il dit ces mots, que le volet de la fenêtre, qui était en dehors, se développa, et que la vitre fut brisée en mille éclats. A travers cette ouverture nouvelle, parut un bras dégouttant de sang, qui se retira après avoir agité une épée menaçante. Alfred fut chercher la sienne, s'approcha du carreau cassé, d'une voix forte : " Qui que tu sois, dit-il, tu ne m'épouvanteras pas."

A peine achève-t-il ces mots, qu'une autre vitre est cassée avec le même fracas et que les débris en tombent au

milieu de l'appartement : une seconde fois, un bras nu, gigantesque et sanglant, paraît en agitant la même épée dont il menaçait Alfred. " Il faut, dit celui-ci, en s'élançant, le fer à la main, vers la fenêtre, que ton sort ou le mien se décide ; finissons."

Aussitôt il écarte l'épée du fantôme avec la sienne, se jette sur le bras mystérieux, le saisit, l'appuie sur le cadre du carreau cassé, et passant sa main droite dans l'ouverture, plonge, avec un courage héroïque, dans le corps qu'il rencontre, l'épée qu'il en retire fumante.

Alors le bras du fantôme se retire, l'épée lui échappe, tombe et roule au milieu de l'appartement. Le gémissement le plus douloureux se fait entendre ; le plus profond silence lui a succédé. O mon Dieu ! s'écria Alfred en tremblant de tous ses membres. Il marche en chancelant, fait quelques pas et tombe sans connaissance au pied de son lit. En ce moment le vent souffle avec violence, et sifflant à travers les carreaux de l'appartement, menace d'éteindre la lumière ; la cloche sonne une heure. Le gouverneur, seul dans ce vaste appartement, ne sait point quel parti prendre ; il n'ose appeler du secours, mais il va fermer les volets, et se rend auprès de son élève ; ses soins le rendirent à lui-même. " Mon ami, avez-vous entendu un cri de douleur ?—Hélas ! il n'est que trop vrai.—Ah ! ce gémissement pèse sur mon cœur : quel coup ai-je porté ? Dans quel sein mon épée s'est-elle plongée ?—Quoi ! vous croyez avoir blessé quelqu'un ?—Ce n'est point l'air que j'ai frappé, j'ai senti mon fer pénétrer dans quelque chose qui opposait de la résistance ; alors tout mon sang s'est enfui dans mon cœur, et mes forces m'ont abandonné."

Le gouverneur ramasse l'épée, elle est en effet teinte de sang, connaissance funeste qui replonge l'élève dans une nouvelle défaillance. Quelle nuit fatale ils passèrent ! Alfred gardait un farouche silence ; il prenait de temps en temps son épée, regardait d'un œil fixe le sang dont elle était souillée, la rejetait loin de lui, se promenait à grands pas dans cette chambre immense, en laissant échapper quelques mots inarticulés et de profonds soupirs ; affreux pressentiments ! nuit fatale ! s'écriait-il, en donnant les signes d'un profond désespoir.

Enfin le jour commença à paraître ; six heures sonnèrent, quand le gouverneur entendit frapper à la porte ; il ouvrit. Un domestique pâle, les yeux en larmes, les cheveux en désordre, exposa à Alfred que son oncle souhaitait de le voir et l'attendait chez lui. Alfred, qui n'avait osé l'interroger, le vit à peine hors de sa chambre, qu'il se mit à pleurer comme un enfant, et la voix de son gouverneur, à laquelle il avait été toujours si docile, ne put calmer un instant sa peine.

Enfin il se rendit chez son oncle. Celui-ci, en l'apercevant, s'écria : " Ah ! mon cher neveu, venez au secours du plus misérable des pères. Dieu ! s'écria Alfred, d'une voix étouffée.—Je n'ai plus de fils, reprit M. d'Arcueil ; une main inconnue, cette nuit Venez, mon cher neveu, suivez-moi. Mon fils connaît son meurtrier ; mais il s'obstine à cacher son nom, et ne veut le révéler que devant vous."

Alfred en l'entendant, la pâleur sur le front, l'œil éteint, ne peut ni parler, ni faire un pas ; son oncle lui prend une main, et son gouverneur saisit l'autre. " O mon oncle ! s'écria-t-il douloureusement, je vous suis. " Et en effet, il